

Éthique et Société : UTB lundi 23 mai

Intervention Michel le Pillouer

« Discours sur les Arts, dissertation morale et philosophique » – 1750 – J J Rousseau.

Une critique virulente des sciences et des arts (1750)

Introduction :

Dans *les Confessions*, au livre 8, J J Rousseau nous raconte l'histoire d'une conversion. En allant voir Diderot embastillé à Vincennes, Jean-Jacques lit dans le *Mercure de France*, la question proposée pour un prix, par l'Académie de Dijon : "**Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs** » ? Alors qu'il s'efforçait de fréquenter les hommes et les femmes de Lettres ainsi que les philosophes de l'époque, brusquement, sous l'effet d'une illumination, il décide de contester publiquement l'idéologie matérialiste et athée du baron d'Holbach, de la Mettrie et d'Helvétius, l'agnosticisme de son ami Diderot ainsi que le déisme de Voltaire au nom du Dieu Chrétien ; il prend comme devise « consacrer sa vie à la vérité » (*vitam impendere vero*) et veut prendre le parti des petits, des humbles et des modestes non celui des grands, des riches et des pédants. (cf *le Magnificat* du *Nouveau Testament* : "Il a renversé les puissants de leur trône et élevé les humbles ; Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides." Ces versets viennent de l'Ancien Testament, livre de Job et psaume 107)

Il sait, mais il oubliera parfois, ce qu'il risque de la part de ses anciennes fréquentations, mais il ne se dérobe pas, courageusement, c'est pourquoi, il quitte la capitale pour une vie plus proche de la nature, à la campagne (cf aussi le travail dans les mines et la fête sous le soleil resplendissant).

I. L'argumentation dans le 1^{er} Discours :

A : Opposition des deux Discours :

Bien que tous les deux dénoncent l'inégalité, ils n'argumentent pas de la même façon ; le second, au tout début, nous demande d'écarter tous les faits et de faire appel à des raisonnements hypothétiques, c à d basés sur des principes a priori, comme pour l'inertie en physique ; bref, le 2nd Discours suit une méthode de type rationaliste ; le 1^{er} est une suite d'observations tirées de l'histoire humaine, censées nous prouver que toutes les sociétés humaines entrent en décadence lorsque sciences et arts (à la fois la technique et les beaux arts) se développent et qu'il n'y a aucun contre-exemple autrefois comme aujourd'hui au XVIII^e. C'est pourquoi cette énumération de faits historiques se retrouve aussi bien dans la 1^{ère} partie que dans la 2^{nde} de ce 1^{er} Discours.

B : Une introduction problématique :

Comme J J Rousseau a choisi la 1^{ère} partie de l'alternative, la corruption des mœurs, il doit, dès l'introduction, montrer que son propos n'est pas contradictoire : condamner les études, voire brûler les livres, tout en admirant les plus grands savants ; mépriser les arts, comme la

littérature, tout en pratiquant celle-ci dans son discours. Il répond à cette objection en distinguant tout d'abord deux espèces de savants : les génies et les demi-savants, faiseurs d'embarras et de disputes, reprenant la même distinction opérée par B Pascal dans *Les Pensées* ; ensuite, en montrant que ce qui importe pour la majorité des hommes c'est la vertu et non le savoir ; or, chacun dispose d'une conscience, instinct divin, qui lui permet de connaître spontanément le bien et le mal ; pas besoin de livres imprimés qui n'ont conduit qu'aux guerres civiles et religieuses du XVI et XVII^e en Europe (cf *La Bible*)

Or le début de la 1^{ère} partie du Discours semble - au contraire - prendre parti pour le second membre de l'alternative en faisant l'éloge du savoir et des arts. Le passage montre que J J Rousseau, d'une part comprend et approuve la révolution scientifique du XVII^e, en physique et en biologie ; mais qu'il est injuste avec la physique scolastique, pire que l'ignorance ; et que, contrairement à Voltaire, il ne voit pas le rôle capital de l'erreur dans la constitution de la vérité ; et d'autre part, comme les autres philosophes des Lumières, Voltaire en tête (cf sa pièce sur Mahomet), il méprise les Musulmans (le stupide musulman) pourtant causes – d'après lui – de cette révolution scientifique (la prise de Constantinople par les Turcs et l'arrivée en Occident des manuscrits platoniciens et de Pléthon).

C : Un renversement dialectique :

J J Rousseau opère alors un renversement dialectique en montrant que sous l'apparence des bienfaits des sciences, des lettres et des autres arts, se cache la dure réalité de l'esclavage et donc la perte de la liberté originelle (cf le début du *Contrat Social* : l'homme est né libre et il est partout dans les fers).

De même, sous l'apparente douceur de vivre, sous la politesse maniérée, se dissimulent la faiblesse du corps, l'hypocrisie et le scepticisme. Rousseau – en effet – perçoit bien où l'empirisme peut conduire : au nominalisme (cf Condillac : la science n'est qu'une langue bien faite) qui, à son tour, conduit au scepticisme, puisque les mots ne peuvent exprimer la réalité en elle-même (cf chez Newton lui-même, le terme d'attraction).

D : Les données de l'observation :

Elles sont donc présentes dans les deux parties du Discours et Rousseau précise, dans sa *réponse au Roi de Pologne*, ce qu'il en est du point de vue religieux. Certes à certains moments, l'Église fut platonicienne avec Saint Augustin, puis aristotélicienne avec Albert le Grand et Saint Thomas ; Rousseau le sait, mais il note avec raison que bien des Pères et des papes de l'Église s'opposèrent à cette influence des philosophies et affirmèrent que l'Évangile suffisait et que l'orgueilleuse philosophie - occasion de querelles, d'oppositions – devait être abandonnée.

Rousseau n'est d'ailleurs pas seul dans cette affirmation du luxe corrupteur ; en particulier, Montesquieu lui avait ouvert la voie, dans son ouvrage "*Grandeur et décadence des Romains*". Jean-Jacques n'a pas de mal à rappeler que la frugale et austère Sparte l'emporte sur Athènes, terre des sciences & des arts. Et il n'a pas de mal à rappeler l'enseignement socratique : le plus sage des hommes, désigné par la pythie de Delphes – Socrate en l'occurrence – est tel parce que, contrairement au poète et au soi-disant savant, il connaît au moins une chose : son ignorance : alors que ses adversaires croient savoir, et, en fait, sont

dans l'illusion. Toutefois, Socrate est vertueux, car il ne se trompe pas quand il faut agir, puisqu'il possède, comme chacun de nous, la conscience, instinct divin.

A ces observations sur le passé, viennent s'ajouter celles sur le présent (le XVIII^e). La Chine, pays où les lettrés sont au pouvoir, nous montre un peuple d'esclaves soumis à leurs vues et à leur maître, mais incapables d'affronter les rudes et frustes paysans tartares.

Aucun contre-exemple ne pourra être avancé pour démentir la thèse rousseauiste.

Il y a donc incompatibilité fondamentale entre les vertus du corps et de l'esprit d'une part et, d'autre part, le progrès des connaissances et des techniques, ainsi que des beaux arts.

II. Le règne de la vanité :

A : Au commencement est l'inégalité :

Tous les abus naissent de l'inégalité ; cette thèse se trouve aussi bien dans le Discours que dans la réponse au roi de Pologne ; au contraire, l'égalité conserve l'innocence, source de toutes les vertus. C'est pourquoi les sauvages qui vivent dans des sociétés primitives ne veulent pas les quitter, préfèrent vivre dans cette sorte de communisme primitif, où il n'y a pas encore vraiment le mal ; toutefois Rousseau s'oppose à l'égalitarisme, en combinant heureusement égalité de droit et inégalité naturelle (cf la Genève idéale à laquelle est dédié le second Discours). Si la première inégalité est mauvaise c'est parce qu'elle empêche la communauté des consciences libres (cf les Égaulx Athènes) en dégradant l'homme, confondant ce qui est absolu, la vie, la liberté, et ce qui est conventions particulières, comme la propriété ; les conséquences en sont absurdes, comme l'enfant Charles IX commandant à des vieillards barbus (cf Montaigne. *Essais I, 31*). Au contraire, l'inégalité naturelle est inévitable et antérieure au mal, causant des talents inégaux mais utiles à la société.

B : Développement du mal :

Mais cette première révolution, qui fait passer l'humanité des familles séparées aux communautés de familles, contient déjà la raison du développement des inégalités civiles : le ver est dans le fruit. En effet, apparaissent et un chef militaire et un sorcier ; alors, la fureur de se distinguer entraîne le règne de la vanité : quête des applaudissements, course à la gloire, extravagance des philosophes, dont Hobbes et Spinoza. Certains voudront voir ici contradiction : pourquoi favoriser Francis Bacon, Descartes et Newton bien que l'on ait critiqué les deux précédents ? C'est que Rousseau reprend la distinction pascalienne entre savants et demi-savants. Seuls les génies, les hommes exceptionnels échappent au vide de la gloriole et, sans maîtres ni guides, unissent sciences et vertus et n'ont aucun besoin de participer à la course aux honneurs et aux privilèges ; c'est peut-être plus acceptable pour Descartes que pour Francis Bacon et Newton.

III : La métaphysique rationaliste de de Rousseau ; (ou les formes du mal)

1 : L'opposition platonicienne de l'être et du paraître :

Tout se réduit donc aux apparences, tout devient factice et joué (cf Sartre et le garçon de café). Rousseau retrouve ainsi la grande opposition platonicienne de l'être et de l'apparaître. Tout est illusion, faux semblant dans la Caverne, c'est-à-dire, dans la vie sociale ; l'apparaître, en effet, se cache, se masque afin de se faire passer pour l'être, pour ce qu'il n'est pas. Ainsi J J Rousseau va décider de paraître ce qu'il est. Il va rompre avec l'agitation parisienne, se séparer de ses anciens amis athées ou déistes, pour vivre à la campagne de façon solitaire et proche de la nature, tout en gardant des relations avec les autres humains, en particulier par la publication de ses œuvres. (il n'est pas misanthrope)

Mais une nouvelle contradiction semble apparaître, puisque Rousseau, non seulement fait l'éloge de l'ignorance, mais voit comme une heureuse opportunité le fait de brûler les livres et d'éliminer l'imprimerie : il ne pourrait alors publier les siens. La réponse est la même que pour la publication du *Contrat Social*. Comme il ne peut être question de remonter dans les arbres avec les chimpanzés, Rousseau estime qu'il faut changer la société et par l'éducation et par un nouveau contrat social, c'est pourquoi il fera publier en même temps *L'Émile* et *Le Contrat Social*. Ainsi ses œuvres contribueront à transformer les sociétés inégalitaires du XVIII^e existant en Europe. On comprend également pourquoi Rousseau peut à la fois exalter l'amour légitime de soi et des autres et condamner l'amour propre corrompateur qui nous sépare et des autres hommes et de nous-mêmes. Le meilleur exemple de dépravation est la création de la parisienne, femme de salon, dont tous les sentiments sont contrefaits et donc factices et qui est l'exacte opposée de l'héroïne rousseauiste, Julie, *La Nouvelle Héloïse*.

2 : L'homme dépravé devient esclave :

Rousseau, non seulement reprend la critique platonicienne de la tyrannie – telle qu'elle est développée *aux livres 8 et 9 de la République*, en particulier que ce sont les démocraties qui font le lit de la tyrannie (cf Hitler et Mussolini) - mais encore annonce le passage de la phénoménologie de l'esprit de Hegel où celui-ci, dans la dialectique du maître et de l'esclave, montre le rapport entre domination et servitude. En effet, pour Rousseau, *au livre II de l'Émile*, la domination même est servile, car le despote dépend des préjugés de ceux qu'il gouverne par les préjugés. Pour les conduire comme il lui plaît, il faut se conduire comme il leur plaît ; les pays accoutumés à des maîtres ne sont plus en état de s'en passer, c'est pourquoi, comme le souligne *Le Contrat Social*, si l'homme est né libre, il est partout dans les fers. Ainsi, après l'inégalité, la vanité ; après celle-ci, l'apparence ; enfin après cette dernière, l'homme dépravé devient esclave de ses semblables, même en étant leur maître.

3 : Raison et sentiments :

Ces arguments de Rousseau nous montrent combien est faux le célèbre contre-sens voyant en Rousseau un détracteur de la raison et un apologiste du sentiment. Certes, il est précurseur du romantisme mais ce n'est pas au détriment de la raison ; raison et conscience, instinct divin, ne doivent pas être séparés ; certes, comme tout le XVIII^e, il se méfie des idées innées mais le jugement personnel, rationnel, fait aussi partie de l'homme. D'où une métaphysique dualiste, comme chez Platon et Descartes ; si l'enfant est méchant c'est parce qu'il est faible,

en le rendant fort, il sera bon ; l'homme n'est point un (cf Saint Paul : "video meliora proboque sed deteriore sequor") ; les passions et la raison se combattent ; l'homme est donc à la fois intelligent et libre mais aussi ignorant et formaté ; il a un corps et une âme ; et c'est cette dualité métaphysique qui explique le mal.

Conclusion

Le reproche essentiel de Rousseau à l'égard de la société européenne du XVIII^e est sa négativité par rapport à la nature. D'où l'innocence de Dieu et la faiblesse de l'homme. Cela signifie que ni Dieu, ni l'homme ne sont coupables. Comme chez Platon, Descartes et Leibniz, Dieu n'est pas coupable du mal qui règne dans le monde ; en effet, Dieu pouvait tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne. Quant à l'homme, c'est sa fragilité qui va mal l'orienter, le pervertir ; car en étant libre, s'il peut progresser dans le bien, il peut s'orienter vers le mal ; la perfectibilité – que seul l'homme possède – peut donc le conduire aussi bien à la vertu qu'aux vices.

L'animal ne peut être qu'innocent comme l'homme dans l'état de pure nature, séparé de ses semblables.

Enfin, encore une fois Rousseau retrouve Pascal. Après le centre brut qu'est l'amour propre, après le cercle des possessions dans lequel l'homme tourne et s'épuise, il y a le cercle du salut où Dieu est le centre commun, apaisant toute recherche.

Rousseau est-il un philosophe des Lumières ? Certainement, et avec Kant, l'un de ses plus grands génies philosophiques. Mais, objecte-t-on, ce sont deux chrétiens ? Certes, mais à leur façon, ce n'est pas l'orthodoxie catholique mais la foi protestante. De ce fait s'il y a un esprit des Lumières, où l'on doit se détacher du clergé pour atteindre sa majorité spirituelle, après avoir quitté sa minorité enfantine, il n'y a pas une philosophie des Lumières, mais une diversité inconciliable ; aussi ce n'est pas un fossé qui sépare Rousseau du marquis de Sade – que certains osent appeler le divin marquis – mais un abîme : optimisme, bonheur pour celui qui croit à la Providence divine, le plus noir pessimisme pour l'athée ; bonheur de vivre pour J J Rousseau, horreur d'être né pour Sade.